

Souvenirs d'un monde merveilleux

de Bernard Werber



la nouvelle

« Je voulais
expérimenter
ce qui me
semblait être
une mine de
créativité: mes
possibles vies
antérieures.
J'hésitai
puis déclarai:
-J'aimerais
revivre la plus
grande histoire
d'amour de
toutes mes
réincarnations
précédentes. »

AUTEUR: Né en 1961, Bernard Werber est notamment connu pour sa trilogie des "Fourmis". Son œuvre mêle science-fiction, mythologie, philosophie... "Le Mystère des Dieux", la suite de "Nous les Dieux" et du "Souffle des Dieux", sortira le 3 octobre (éd. Albin Michel). Bernard Werber avait déjà écrit une nouvelle pour Muzé: "Dernier espoir", publiée dans notre n°14.

RESUME: Un homme se prête à une séance d'hypnose, et part en quête de ses vies antérieures...

Illustrations d'Eric Puech pour Muzé.

Après avoir été notaire, pianiste et agent immobilier, il était maintenant hypnotiseur, spécialisé dans les voyages karmiques.



Philippe m’invita à m’étendre sur le divan en velours rouge. Puis il me demanda si j’avais pensé à lui apporter la cassette vierge qui enregistrerait la séance. Une odeur d’encens au bois de santal régnait dans la pièce. Je lui tendis l’objet qu’il plaça dans son magnétophone. – Vous avez déjà fait de l’hypnose ? me demanda-t-il. – Oui, avec un ami magicien. Il me demandait de visualiser un film drôle. Ç’a marché. J’ai beaucoup ri. Je serais incapable de dire ce que j’ai vu. Peut-être ai-je ri pour lui faire plaisir. Philippe hocha la tête, pensif. Il se cala dans son fauteuil, tout en lissant sa petite barbiche noire. Il pratiquait un drôle de métier. Après avoir été notaire, acteur, pianiste, sophrologue, agent immobilier et professeur de théâtre, il était maintenant hypnotiseur, spécialisé dans les voyages karmiques. Ce n’est pas vraiment que j’y croyais... c’est plutôt que je voulais expérimenter ce qui me semblait être une mine de créativité : mes possibles vies antérieures. J’hésitai puis déclarai : – J’aimerais revivre la plus grande histoire d’amour de toutes mes réincarnations précédentes. Philippe hocha la tête comme un médecin qui écouterait les symptômes d’une maladie connue facile à soigner. – Fermez les yeux. J’entendis le bruit du magnétophone se mettant en marche, puis la voix de l’hypnotiseur me demanda de respirer amplement, de sentir mon corps s’alléger, se soulever au-dessus du divan puis s’envoler pour rejoindre une grande falaise caressée par les vents. Je la vis aussitôt, sous un ciel tourmenté aux tons gris, mauve, rouge. Philippe me demandait de sentir le vent. Une odeur d’iode et de varech était presque perceptible.

Puis Philippe me demanda de visualiser un grand pont de lianes qui partait de cette falaise et s’enfonçait dans les brumes en direction de l’océan. Je voyais tout cela. La voix de plus en plus lointaine de Philippe me proposa d’avancer sur ce pont. Je me vis entrer dans le brouillard. De loin, j’entendais la voix qui me guidait. – Au bout de ce pont se trouve le monde où vous souhaitez aller. Vous le découvrirez et me le raconterez. C’est le monde de l’existence dans laquelle vous avez connu votre plus grande histoire d’amour. Je marchais sur le pont, impatient et inquiet. Il était long mais j’apercevais une lueur au-delà des brumes, lesquelles se dissipèrent lorsque j’arrivai sur une plage de galets. Un homme seul y faisait des ricochets avec des cailloux plats. Philippe me demanda de le décrire. – Il est bronzé, pratiquement chauve, ses rares cheveux sur les côtés sont blancs. Il porte une jupe beige avec des motifs bleus, ce sont des pierres, des turquoises, cousues sur la jupe. – Est-ce un vêtement en cuir ? – Non, c’est un tissu d’un matériau que je ne connais pas mais que je sais très léger et très confortable. – Qui est cet homme ? demanda Philippe. – Hé bien... c’est moi. – Quel est le décor ? – Pour l’instant, je ne vois que cet homme seul sur la plage, aucune ville à l’horizon. – Dans quel état d’esprit est-il ? C’était comme si chaque question de l’hypnotiseur m’apportait instantanément des réponses. – Il est complètement détendu. Détendu à un point que je n’ai jamais expérimenté. Cet homme n’a jamais connu les contrariétés. Sa vie n’est que réussite. Ses parents l’ont aimé. Il a toujours été entouré de gens bienveillants. Il ne connaît ni rancœur, ni frustration, ni revanche. – Comment s’appelle-t-il ? Je fouille son esprit et ne trouve rien. – J’ignore son nom. Mais je sais qu’il est très âgé. Beaucoup plus qu’il n’en a l’air. Là, il paraît 60 ans, mais il en a bien plus de 100, plutôt quelque chose comme... Je m’arrête, impressionné.

– Plus de 200 ans. Philippe n’émet aucune surprise et m’invite à poursuivre. – Il est en forme, musclé, svelte, souple. Cette absence totale de stress m’impressionne, j’ignorais que l’on pût être calme à ce point, qu’il ait même existé un jour un être humain si parfaitement bien dans sa peau. C’est une sensation exotique. – Il a fini de lancer ses pierres, il sourit, il regarde le soleil à l’horizon et il marche en direction de ce qui me semble être une ville. Sa démarche m’en impose. – Dans quel sens ? – Elle est majestueuse. Il se tient droit, il a un port de tête qui dit sa force, son assurance, sa tranquillité. Il ne craint pas l’avenir. – Quel est ce lieu ? – Sur la plage, lorsqu’il regardait la mer, il savait qu’en face se trouvait un continent, une terre qui me semble être l’Amérique, le Mexique peut-être. – Cela se passe au Mexique ? – Non, face au Mexique. En fait, je crois qu’il s’agit d’une île qui n’existe plus. Une grande île entre l’Amérique et l’Afrique. Philippe m’encourage. – Mon personnage, quand il pense à son île, l’appelle Ha-Mem-Ptah. – Quelle époque ? – Je dirais il y a 12 000 ans environ. Il fait beau, je n’ai ni froid ni chaud, je suis naturellement souriant et tranquille, en totale harmonie avec la nature qui m’entoure. – Vous ne connaissez toujours pas votre propre nom ? – Désolé. Peut être parce que, quand je pense à moi, je ne m’appelle pas par mon nom. – Quelle est son occupation ? demande Philippe. Je me concentre. – Il soigne avec ses mains. C’est une sorte de médecin. Si ce n’est qu’à cette époque, les médicaments n’existent pas. Il/je soigne en sentant les énergies dans le corps. En disant cela, je me vois face à un corps d’homme étendu sur une table. Je passe mes mains au-dessus de son épiderme en fermant les yeux, je visualise des lignes

blanches et rouges. Comme des autoroutes parcourues par des voitures avec phares blancs ou rouges. Je sais ce que c’est. Ce sont les lignes d’énergies. Je sais aussi que ce que nous appelons aujourd’hui la maladie n’est en fait qu’un embouteillage dans ces autoroutes d’énergies qui circulent dans le corps. – Comme les méridiens d’acupuncture ? – Oui, mais en tant que soignant je n’ai pas besoin d’aiguiller, ni de toucher, ni d’appuyer. Et puis, il y a beaucoup plus de fils blancs ou rouges que sur les planches de méridiens d’acupuncture. – Des veines ? – Non, ce sont plutôt des lignes qui parcourent le corps. Je... je concentre mon énergie dans la paume de mes mains, il en sort une chaleur que je peux concentrer comme un rayon laser pour faire fondre les embouteillages d’énergie. – Qui est le client ? – Ce n’est pas seulement un client, c’est un... ami. Je parle comme si je décrivais un rêve. – Je lui parle, dis-je. – Que lui dites-vous ? – Je lui dis que son problème n’est pas seulement un problème d’harmonisation des énergies. Son problème est qu’il est... constipé. – Continuez. – Je lui conseille de boire de l’eau. Je lui dis que les aliments sont aussi une forme d’énergie qui circule dans le corps, et qu’avec de l’eau, cette énergie alimentaire circulera mieux. Il pensait qu’il ne fallait pas boire en mangeant car cela gonfle le ventre. Je lui réponds de boire au réveil. Dès qu’il se lève, il doit boire pour nettoyer son système digestif et se débarrasser de ses toxines. En même temps, il me vient une idée. – Quelle idée ? – Je lui dis que c’est peut être aussi la solution pour notre ville. Nous souffrons en effet d’un problème d’ordures. Les ordures qui sont charriées par les rigoles s’accumulent et, avec la chaleur, donnent des odeurs nauséabondes à la ville. Je lui dis qu’il faudrait creuser des « intestins » sous les rues et faire circuler de l’eau à



Nous sortons de nos corps. Nos âmes voyagent côte à côte. Nous traversons la matière, voyageons partout dans l'univers.



l'intérieur pour charrier les déchets. Il est amusé qu'une ville fonctionne comme un corps. Il me dit que c'est une excellente idée et qu'il va la soumettre au conseil des sages. Je crois que je viens d'inventer la notion d'égout et que lui va pouvoir la mettre en pratique.

— Accélérez le temps. Que se passe-t-il ensuite ?

— C'est le soir. J'entre dans un endroit avec beaucoup de personnes attablées. Une taverne peut-être. Ils boivent une boisson à base de plantes.

— Que faites-vous ?

— Je m'assois. La lumière vient de s'éteindre et il n'y a plus que la scène qui soit éclairée par des torches. Tout le monde se tait. Apparaît une jeune danseuse dont la robe est faite de lamelles beiges. Elle est très belle. Sa danse est très sensuelle. Elle est en transe, parcourue par son plaisir de danser. Elle danse longtemps puis s'arrête et salue, épuisée. J'applaudis très fort.

— Comment est-elle ?

— Petite, brune, espiègle, vive. Très jeune. 19 ans peut-être. Je l'admire. Les applaudissements se poursuivent longtemps, elle salue puis, alors que tout le monde se lève, elle me voit et son regard s'arrête sur moi et reste fixé. La salle se rallume. Elle descend de la scène et vient directement dans ma direction.

— Que se passe-t-il ?

— Elle me dit qu'elle sait qui je suis. Elle me dit qu'elle étudie mon art de la guérison. Elle souhaite que je lui apprenne à soigner. Elle voudrait que je lui apprenne à développer la réceptivité de ses mains.

— Et puis...

— Nous marchons tous les deux seuls dans la nuit. Elle me prend la main. Je suis gêné.

— Pourquoi ?

— À cause de la différence d'âge de deux cents ans, c'est un gouffre. Elle comprend ma gêne. Elle serre fort ma main. Elle insiste pour me raccompagner chez moi. Nous faisons l'amour et elle rit. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi joyeux dans l'acte amoureux. Elle sent le sable et l'épice. Après, nous restons étendus ensemble et elle continue de rire doucement. Chez elle le rire semble associé à l'acte charnel. Je reste gêné par son âge et ne me détends pas complètement. Je lui dis qu'elle n'est pas raisonnable d'aller avec un homme comme moi.

— Vous avez donc des complexes sur votre âge ?

— Disons que je pense à elle. Je trouve qu'elle pourrait trouver un garçon plus jeune.

— Ensuite...

— Elle s'installe chez moi. Elle rit et chante tout le temps. Elle me semble si naturelle, si évidente.

— Pourtant vous en avez déjà connu beaucoup...

— Jamais cela n'a été aussi « joyeux ». Et puis nous savons aussi faire quelque chose d'extraordinaire qui occupe nos soirées mieux que la télévision...

— Quoi ?

— Du voyage astral. Nous sortons de nos corps ensemble. Nos âmes voyagent côte à côte. Nous traversons la matière, voyageons partout sur la planète et dans l'univers.

— Vous voyagez souvent « astralement » ?

— Non, c'est comme si nous partions dans des endroits divers du cosmos.

— Vous vous installez donc avec elle. Quel est son nom ?

J'essaie de faire venir un mot, il ne m'arrive que l'image de son visage. En me concentrant, je fais venir le souvenir de l'odeur de sa peau. Mais pas de nom.

— Et ensuite ?

— Mon projet de tout-à-l'égout a été construit, et toute la ville est désormais plus propre. Tiens, il m'arrive le nom de cette ville. Gal.

— Continuez à me parler de votre vie là-bas.

— Nous avons eu deux fils. Ils sont tous les deux navigateurs explorateurs. Ils aiment nager avec les dauphins et conduire de fins voiliers. Le plus jeune a un caractère fort. Il a une position très arrêtée sur notre devoir

d'instruire les peuples barbares au-delà de l'île, même si les autochtones sont très hostiles.

— C'est dangereux ?

— Oui. Très. Il y a un grand débat à l'assemblée des sages.

Nos hommes, pas armés, débarquent avec des signes de paix. Mais ils sont fréquemment accueillis à coups de flèches et de sagaies par les peuples primitifs sur les côtes d'Amérique ou d'Afrique. Nous avons déjà vu plusieurs bateaux revenir remplis des cadavres de nos jeunes explorateurs. Les débats à l'assemblée sont donc motivés par cette question : « Faut-il continuer d'envoyer nos jeunes instruire des barbares qui veulent juste nous tuer ? » Certains pensent que non. D'autres, qu'il faut fournir à nos explorateurs des armes défensives. D'autres pensent qu'à la longue les barbares finiront par se fatiguer de nous tuer, que la raison l'emportera. Mes fils font partie des défenseurs de cette troisième voie. Continuer malgré tout, coûte que coûte, pour que notre savoir ne reste pas confiné sur l'île. Et toujours sans armes. Notre peuple est pacifique.

— Et vous ?

— Moi je souhaitais que l'on arrête d'envoyer des explorateurs à la mort.

— Et « votre amie » en pensait quoi ?

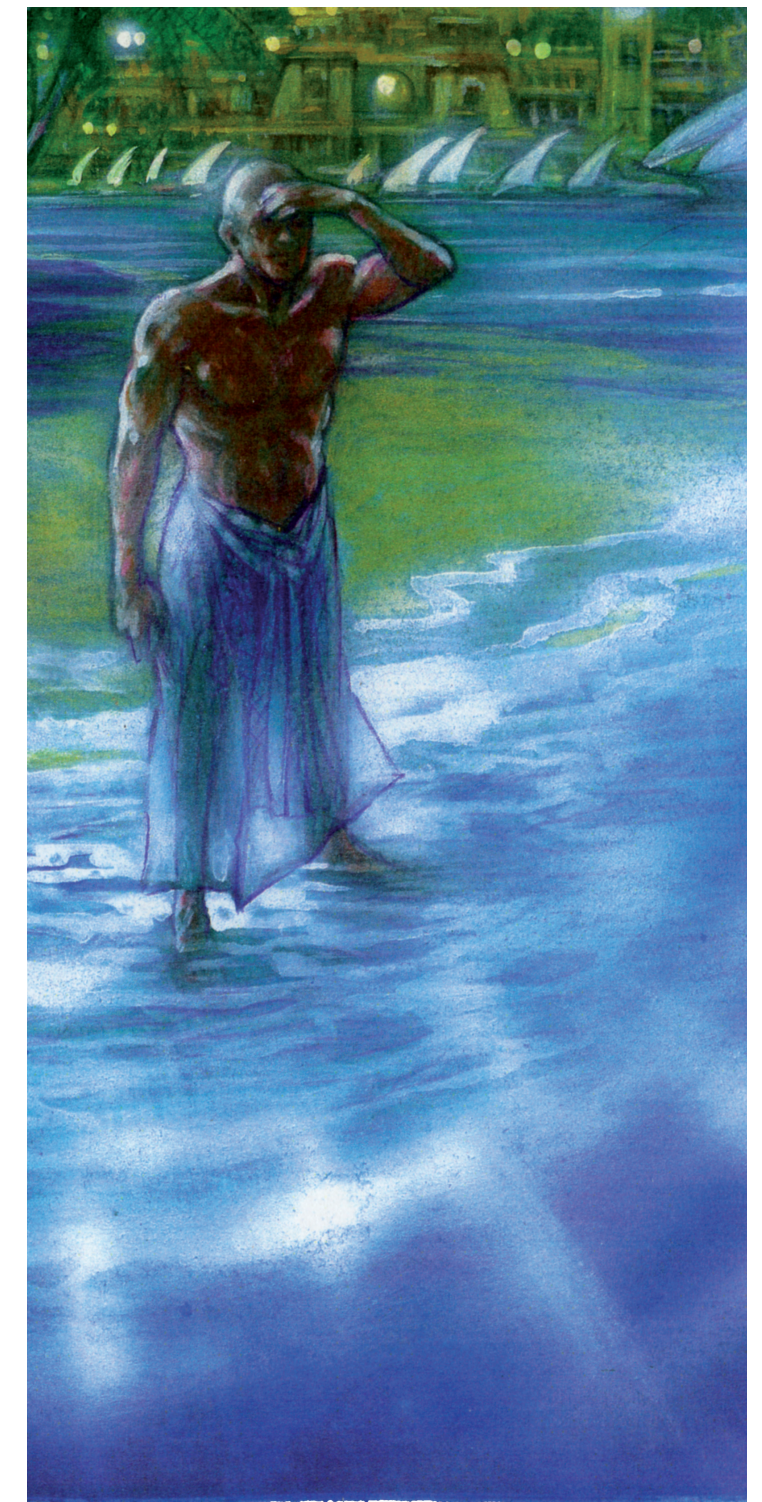
— Qu'il fallait faire confiance à nos fils. Ils sauraient quoi faire au bon moment. L'aîné partait en général vers l'est, vers l'Afrique. Le cadet vers l'ouest, vers le Mexique. Tous deux voulaient construire là-bas des pyramides. Afin de servir d'antennes, elles seraient un moyen pour eux de communiquer avec Ha-Mem-Ptah.

— Il y avait des pyramides « antennes » sur votre île ?

— Il y a une grande pyramide centrale qui permet d'émettre et de recevoir des ondes. Pas des ondes radio. Des « ondes d'énergie ».

— De la télépathie ?

— En quelque sorte. Une sorte d'émetteur-récepteur d'ondes humaines. L'électricité et le téléphone n'existaient pas. La pyramide était un axe d'émission-réception. Je ne peux pas mieux expliquer cela. Mes fils savaient que, pour transmettre nos ondes, il fallait construire ça. En Amérique centrale et en Afrique.





—Continuez. Donc les deux garçons voyagent vers les continents dangereux habités par des populations primitives...
—Après, il y a eu la catastrophe.
—Quoi ?
—D’abord, des tremblements de terre. Notre volcan est entré en éruption, provoquant une sorte de brume sur l’île. Et après, il y a eu la grande vague.
—Un tsunami.
—Plus que cela. Le déluge. Quand on a été avertis qu’un mur d’eau avançait vers l’île, les réactions ont été diverses. Certains paniquaient, d’autres essayaient de monter sur des voiliers. Nos deux fils étaient partis en mer depuis longtemps.
—Et alors ?
—Avec ma compagne, nous nous sommes regardés, nous savions ce que nous avions décidé.
—Fuir ?
—Non. Vivre ce dernier instant ensemble. Nous sommes allés sur la plage, nous nous sommes assis en tailleur sur la plage. Au loin les gens criaient, c’était la panique. Nous deux, nous nous tenions par la main. Nous avons attendu.

—La mort ?
—La vague. Nous avons attendu, et puis il y a eu un grand silence. On n’entendait plus les oiseaux. Puis on a senti le vent, poussé par la vague. Ce petit frisson glacé et cette odeur d’iode, je m’en rappelle parfaitement. Et puis l’on a vu. La vague faisait un mur vert qui peu à peu a dépassé le soleil, créant une ombre et nous plongeant dans une nuit artificielle. Petit détail : au sommet de la grande vague, des... mouettes récupéraient les poissons assommés qui virevoltaient dans l’écume !
—Vous aviez peur ?
—Non. J’avais accepté cette fin. La vague approchait, haute comme une montagne. Un mur vert froid sombre, qui commençait à devenir bruyant au fur et à mesure que la vague approchait. Ça y est, elle était face à nous.
—Et alors ?
—L’odeur d’iode est presque enivrante. Le vent souffle fort comme s’il y avait une tempête. Il fait très froid. C’est très bruyant. C’est le vacarme du fracas de l’eau. Je serre fort la main de ma compagne. Elle me regarde à nouveau, je la regarde. Nous nous sourions. Et puis...
Je me tais.
—Et puis ?...



—Et puis je suis emporté comme dans une machine à laver. Je tourbillonne dans l’eau. Mais je ne lâche pas sa main. Je ferme les yeux et quand je les rouvre, je vois ma compagne sous l’eau près de moi et j’ai l’impression qu’elle me sourit encore. Je lui souris aussi. Ensuite, je tiens le plus longtemps possible et finis par ouvrir la bouche. L’eau salée entre dans ma bouche, dans mon nez, dans mes poumons. Je suffoque. La sensation est physiquement désagréable, mais moralement je suis bien. Au moment où je perds connaissance ma main serre encore la sienne.
J’ai des difficultés à respirer. Je respire amplement sur le divan puis m’arrête de respirer. Mon hypnotiseur est inquiet mais je me remets à respirer par à-coups et il est rassuré.
Enfin je lâche, fataliste :
—Ainsi a fini... l’Atlantide.
Je n’ouvre toujours pas les yeux. J’attends que Philippe me dise quelque chose. Un long moment de silence suit. La cassette, arrivée en bout de course, produit un bruit sec.
—Vous allez maintenant reprendre le pont, me dit mon guide en voyage dans mes vies passées. Sa voix semble un peu perturbée par mon récit.
Suivant ses indications, je me retrouve projeté d’un coup sur le pont de lianes. Le brouillard cache l’autre rive.
—Avancez jusqu’à rejoindre la falaise d’où vous êtes parti.
J’ai envie de revenir mais je sais qu’il n’y a plus rien qui m’attend là bas. Tout est fini. Le Déluge a lessivé le passé. J’ai le souvenir que mes deux fils, nés de l’amour avec cette femme, ont survécu et tentent de répandre le savoir des Atlantes en Amérique et en Afrique. Peut-être mon aîné arrivera-t-il jusqu’en Égypte.
Enfin la falaise apparaît à l’autre bout du pont de lianes.
—Quand je dirai zéro vous rouvrirez les yeux. Attention. 10, 9, 8, vous commencez à bougez les doigts. 7,6,5. Vous remuez les jambes. 4, 3, 2, 1, et zéro.
J’ouvre les yeux.
—Alors ? demanda Philippe. C’était comment ?
—C’était bien. Je ne savais même pas qu’on pouvait être

Notre volcan est entré en éruption, provoquant une sorte de brume sur l’île. Et après, il y a eu la grande vague. Le déluge.

aussi détendu et heureux. Cela m’a ouvert des perspectives.
Il me servit un thé qui sentait la cannelle et la cerise.
—C’est 100 euros. En espèces de préférence.
Je lui tendis les billets.
—Pour un voyage aussi lointain, ça me semble correct. Je bois le thé dans une tasse d’origine orientale et m’ébouillante. Je repose aussitôt la tasse.
—Je me pose quand même des questions. Cette vie en Atlantide est-elle juste le fruit de mon imagination ou l’ai-je vraiment vécue ?
—Vous voyiez beaucoup de détails ?
—Énormement. Je me rappelle de l’emplacement des grains de beauté sur la peau de ma compagne, et de la forme arrondie des fenêtres et des portes. Je pourrais vous décrire chaque maison, chaque ruelle de Gal, chaque pièce de mon appartement. Je me souviens qu’on mangeait une sorte de pâte blanche au goût de tofu. Je me souviens de la forme des vêtements et des coiffures. J’ai le souvenir intime des goûts, des odeurs, des contacts. Surtout cette sensation complètement exotique de « décontraction ». Je me souviens des trajectoires de rues à prendre pour aller de chez moi à mon lieu de travail. J’ai le souvenir des visages et des histoires de mes voisins d’appartement.
Alors Philippe, après avoir versé un peu d’eau froide sur mon thé pour le rendre buvable, affiche un grand sourire.
—Selon vous, avec votre seule imagination, seriez-vous capable d’avoir inventé un monde aussi précis ? ■

